

## Extrait de *Taillis de hêtres*, Jean pierre Morcrette

<https://www.jeanpierremorcrette.com/taillis-de-hetres-roman-jean-pierre-morcrette.html>

7

Après avoir consulté beaucoup de sites concernant la randonnée, je m'étais équipé correctement, y compris contre la pluie. Le GR 3 s'imposait pour descendre dans le sud. Les premières nuits étaient réservées dans des gîtes d'étapes. En train, je rejoignis le chemin à Orléans. Cet itinéraire montait peu, il me mettrait en forme pour la suite. Les premiers jours furent pénibles. Je marchais trop vite, puis trop lentement. Au bout d'une semaine, je me sentais plus à l'aise et commençais à y prendre plaisir. Je longeais la Loire et non les variantes qui autorisent des raccourcis. Seule la centrale nucléaire de Dampierre — sur la carte, modestement désignée *centrale électrique* — rendait impossible de continuer par les berges. Plus loin, je vis celle de Belleville sur la rive gauche. Deux autres se situaient en aval.

Sans militer dans une organisation antinucléaire, j'avais conçu, quelques années après Tchernobyl, un projet sur la nucléarisation de la France qui ne fut jamais réalisé. Mon galeriste de l'époque imaginait difficilement les motivations des institutions ou des chefs d'entreprises à s'y intéresser. Rien de subversif : dix-neuf grands tirages en Cibachrome donneraient à voir les paysages alentour, sans montrer les bâtiments eux-mêmes. Chaque nom des dix-neuf sites indiquerait de quoi il s'agissait. L'air semblerait pur, le ciel bleu, l'herbe verte. Des oiseaux parcourraient l'espace aérien, des poissons nageraient dans les fleuves ou dans la

mer ; quelques baigneurs bronzeraient sur les rives. Bien sûr, quelque chose clocherait. J'ignorais comment traiter tout ça ni ce qui allait clocher. C'était l'idée.

Le GR 3 ne suit plus le fleuve après La Charité-sur-Loire, il passe par des villages, des bocages, des bois, des forêts, avant de rejoindre Nevers. Le lendemain, je traversai la Loire et pris le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, histoire d'en faire un bout. Aller voir Susana en Espagne aurait tenté ma libido. Les cartes de randonnées de l'application sur le téléphone portable se révélèrent inopérantes dans beaucoup d'endroits. Dès que je marchais dans des sentiers isolés, le réseau disparaissait. J'achetai des cartes en papier quand j'en trouvais. Je les ai toutes conservées. De temps en temps, je les regarde comme aujourd'hui où mon périple reprend vie alors que j'écris. À Saint-Jean-Pied-de-Port, près de la frontière, je renonçai à l'Espagne et à Susana. À défaut de coït vaginal, somme toute dogmatique, je la persuaderais des avantages de la pénétration anale ! Jamais je ne l'avais réclamée, et rares étaient celles qui me l'avaient proposé. Réussir à convaincre Susana résoudrait peut-être sa phobie procréatrice. Je n'avais à aucun moment voulu imaginer que le sexe ne l'intéressait pas vraiment ; il y a des femmes et aussi des hommes comme ça. Ces rêvasseries m'avaient distrait en quittant Paris ; elles sombrèrent dans l'abstrait, puis dans le ridicule au fur et à mesure de mon avancée vers les Pyrénées. Susana ne m'avait envoyé aucune nouvelle depuis son départ, je considérai qu'elle aussi prenait le large.

Je bifurquai par le GR 10 qui traverse les Pyrénées de l'Atlantique à la Méditerranée. J'avais marché près de huit cents kilomètres en un mois et demi. Les quelques personnes rencontrées dans les gîtes d'étapes ou les auberges ne m'avaient donné pas plus d'eux-mêmes que je n'avais dévoilé quoi que ce soit de moi. J'étais sans plan précis. L'hiver approchait. Si je me sentais en forme pour affronter la montagne, ce serait difficile, voire impossible en cette saison, de continuer en haute altitude. Une pause s'imposait. Après avoir rejoint Oloron-Sainte-Marie, je louai un gîte dans les alentours. J'y resterai quatre mois.

J'écrivais toujours dans ma tête. À la supérette du village, j'achetai des cahiers d'écolier. La propriétaire habitait en ville et ne montrait aucune curiosité à mon égard. Je n'avais feuilleté aucun journal ni regardé les nouvelles sur mon téléphone depuis mon départ de Paris. Dans la maison, ni réseau ni télévision, mais des livres, beaucoup de livres. Devant mon étonnement, ma logeuse me dit avoir été libraire dans une ancienne vie. J'ai failli parler de la mienne qui, j'étais surpris de le constater, me semblait si lointaine. J'avais chargé de la musique sur mon téléphone ; pour les livres numériques, l'écran était trop petit ; ça posait déjà des problèmes pour lire cartes et topoguides. Acheter des bouquins en papier était déraisonnable, mon sac à dos pesait suffisamment. Si j'avais été un grand lecteur dans le passé, j'avais lu de moins en moins à mesure que *production* et *vie sociale* s'intensifiaient. Alors, sevré depuis de longues années, n'importe quel ouvrage faisait affaire. En fait, la propriétaire avait du goût, et un sens de l'éclectisme.

Sur les cahiers trouvés dans la supérette, je n'étais capable que d'aligner quelques phrases ou des mots clés, souvent les mêmes qui revenaient en synonymes ou périphrases et ne m'ouvraient aucune perspective. Je me rattrapai en notant des citations. Je remplissais les cahiers des mots des autres à défaut d'y inscrire les miens. L'impression qu'ils m'appartiendraient rien qu'à les écrire me rassurait. Je regardai par la fenêtre passer les jours, tomber la neige. Les étendues poudreuses, toute cette blancheur soudaine, me subjuguèrent. Dans ce village où je m'étais arrêté, je paraissais moi-même d'une blancheur extrême. Je n'avais rien à cacher, rien à justifier, aucun rôle à tenir excepté celui d'un figurant, un Parisien quinquagénaire qui prenait du bon temps. Si je les intriguais, les villageois n'en disaient rien. J'étais identifiable par les seules informations laconiques distillées çà et là, au café, à la boulangerie, à la supérette.